

## La description du monde dans le *Roman de toute chevalerie* de Thomas de Kent

Le récit de l'errance et des aventures d'Alexandre en Orient permet à Thomas de Kent de consacrer de nombreux vers du *Roman de Toute Chevalerie*<sup>1</sup> — presque un quart de l'ensemble — à la description du monde et surtout de cet espace étrange et fabuleux. Après un rapide prologue dans lequel il énonce la première fonction qu'il confère à son œuvre et insiste, non sur le lien avec la vérité historique, mais sur le *deduit* (v. 13), le divertissement qu'elle doit fournir, il annonce aussitôt son projet didactique et encyclopédique : la seconde laisse de son récit est en effet une évocation, très générale et très abstraite, du travail et du savoir scientifiques des Anciens sur l'astronomie et la géographie, de leur division de la terre en trois zones et de leur représentation des mois. Cette référence aux Anciens existe déjà dans le récit de Julius Valerius, *Res gestae Alexandri Macedonis*, ainsi que dans l'*Historia de Preliis*, mais elle y est beaucoup plus brève, et ne mentionne que les savants égyptiens : elle a pour unique fonction d'introduire le personnage de Nectanebus<sup>2</sup>. Thomas de Kent amplifie cette allusion et la transforme en une laisse autonome, dans laquelle il propose implicitement ses intentions didactiques comme un des fils conducteurs de son projet d'écrivain et de l'interprétation de son récit.

1 — Nous utiliserons l'édition de Brian Foster (*The Anglo-Norman Alexander (le Roman de Toute Chevalerie) by Thomas de Kent*, London, Anglo-norman text society, 1976).

2 — *Juli Valeri Alexandri polemi res gestae Alexandri Macedonis*, éd. Bernard Kuebler, Lipsiae, 1888, 1, p. 1. *Historia Alexandri Magni (Historia de Preliis)*, Rezension J1, éd. Alfons Hilka, Karl Steffens, Anton Hain, Meisenheim am Glan, 1979, I 1, p. 2.

La rubrique qui précède cette laisse s'intitule d'ailleurs «la description del mounde», le terme *descripcion* renvoyant au Moyen Age avant tout à un travail de dénombrement, d'inventaire. Elle annonce les nombreuses précisions géographiques et les nombreuses énumérations descriptives des curiosités orientales dont Thomas va jalonner le récit de l'errance d'Alexandre en Orient : même s'il reste bien sûr tributaire des représentations géographiques de son époque, de sa vision complètement fantasmée de l'Orient, il semble indéniable qu'il voulait communiquer à ses lecteurs un savoir véritable, tout en les émerveillant.

Thomas de Kent choisit de donner à son récit la facture d'une chanson de geste, mais, par le projet encyclopédique qui sous-tend sa description du monde, il s'écarte profondément de ce genre littéraire et de l'horizon d'attente de ses auditeurs de l'époque. Les chansons de geste, antérieures ou contemporaines, s'organisent essentiellement autour de la réécriture de motifs stéréotypés, et n'accordent que très peu de place à la description et à la caractérisation. Certes, déjà la *Chanson de Roland* introduit, au sein des récits de combats, de courtes descriptions de peuples étranges et souvent monstrueux, mais elle cantonne toujours ces derniers dans un rôle d'alliés des Sarrazins et d'ennemis de second plan. Ces descriptions, plus qu'elles ne témoignent d'un goût pour l'exotisme et pour la diversité humaine, ont pour fonction de renforcer l'intensité épique et la charge émotive du poème, et de légitimer l'idéologie de la croisade qui l'informe, en donnant aux Chrétiens des adversaires redoutables et toujours diaboliques : la victoire sur de tels monstres, en même temps qu'elle prouve leur très grande prouesse, est ainsi légitimée : ces notices descriptives «ont pour fonction essentielle d'accentuer le clivage manichéiste de l'univers épique, de composer un monde de l'anormalité qu'il est souhaitable, et même légitime, de détruire»<sup>3</sup>. Elles contribuent à la vision caricaturale de l'Autre comme ennemi, et elles ne découlent d'aucun projet encyclopédique qui impliquerait une attention curieuse à la diversité du monde et de ses peuples. Le récitant de la chanson de geste, s'effaçant devant son récit, ne prend jamais la position d'autorité d'un savant qui communique un savoir.

En revanche, Thomas de Kent n'intègre plus ces descriptions de *mirabilia* orientales à un contexte guerrier, ni à la vision d'un monde polarisé autour de deux uniques blocs antagonistes. Son texte constitue une des premières mises en *romanz* aussi longues des descriptions

3 — Francis Dubost, *L'Autre, l'Ailleurs et l'Autrefois, Aspects fantastiques de la littérature narrative médiévale (XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Champion, 1991, p. 584.

des *mirabilia* orientales, et notamment des peuples orientaux. Les plus anciennes Images du Monde en français, celle de Gossuin de Metz ou *Li Livres dou Tresor* de Brunetto Latini, datent en effet du treizième siècle<sup>4</sup>. Par sa volonté explicite de transmettre à un plus grand nombre un savoir jusqu'alors réservé à une élite, par sa pratique, elle-aussi explicite, de la traduction et de la compilation, et par la fascination qu'il éprouve pour le merveilleux oriental, il s'inscrit plutôt dans la lignée des trois romans antiques antérieurs, que parcourt la même tentation de l'encyclopédisme. En effet seuls les romans antiques, quelques autres récits qui reprennent certains de leurs motifs descriptifs, ainsi qu'une chronique de l'auteur du *Roman de Troie*, la *Chronique des ducs de Normandie*, présentent alors des résumés ou des fragments d'image du monde, mais ils les insèrent toujours dans des limites contraignantes. Ce sont d'abord celles des descriptions, souvent très structurées, d'objets d'art et de leurs décorations : le motif de la tente, qu'invente le *Roman de Thèbes* (v. 3175-3212, 4217-4312) et que réécrivent notamment le *Roman d'Alexandre*, dès la version de Venise (l. 192-199), et un récit postérieur, *Athis et Prophlias* (v. 5573-6056), comprend ainsi la description d'une mappemonde, tout comme l'évocation du char d'Amphiaras dans le *Roman de Thèbes* (v. 4949-5016). De nombreuses autres descriptions, dans les romans antiques, offrent aussi de courtes présentations de la botanique, du bestiaire ou des peuples de l'Orient, qui sont la réécriture de fragments d'encyclopédie. Dans le *Roman d'Enéas* et le *Roman de Troie*, interviennent quelques peuples étranges, comme les Amazones ou les Sagittaires<sup>5</sup>. Dans tous ces cas, la description du monde reste brève, très générale ou très fragmentaire, car elle est enserrée dans la structure d'une autre description ou dans la syntaxe du récit. Seul Benoît de Sainte Maure commence à la libérer de ces cadres, mais, en même temps qu'il évoque, avant de présenter les mœurs des Amazones, son désir d'écrire une Image de Monde, il insiste sur l'incompatibilité d'une aussi longue description avec son projet narratif, sur le risque d'une dérive descriptive qui lui ferait perdre le fil conducteur et l'unité de son récit, et il projette un autre livre, indépendant :

4 — *L'Image du Monde de maître Gossuin*, rédaction en prose, éd. O.H. Prior, Lausanne et Paris, Payot, 1913 ; Brunetto Latini, *Li Livres dou Tresor*, éd. Francis J. Carmody, Presses universitaires de Californie, 1948.

5 — Voir les articles d'Aimé Petit, « Le traitement courtois du thème des Amazones d'après trois romans antiques : *Enéas*, *Troie et Alexandre* », *Le Moyen Age*, LXXXIX, 1983, p. 63-84 et de Francis Dubost, « L'autre guerrier : l'archer-cheval, du Sagittaire du *Roman de Troie* aux sagittaires de la *Mort Aymeri de Narbonne* », dans *De l'étranger à l'étrange ou la conjoncture de la merveille*, Publications du C.U.E.R.M.A., Université de Provence, Senefiance n°25, 1988, p. 171-188.

Se jo fusse auques leisantis,  
 Dreiz fust e biens, ço m'est a vis,  
 Que cestes terres vos nomasse  
 E que les choses devisasse  
 Dont ci est faite mencion ;  
 Mais n'est or lieus ne ne poon :  
 Trop grant estuide i covendreit,  
 Qui de trestot parler voudreit.  
 Tant par en est grant la matire  
 Que, quil comencereit a dire,  
 Ne sereit pas sempres a fin :  
 Trop i covendreit parchemin.  
 Ici covient que jo m'en taise,  
 Mais s'aveir puis e lieu e aise,  
 Tel uevre voudrai embracier  
 E envair e comencier  
 Qu'en tot le mont n'avra partie,  
 Ou qu'ele seit, que jo ne die  
 Quel est, com grant e com bien tient,  
 Ne qu'il i a ne qu'i avient,  
 Quel nature ont li element,  
 Quel les contrees, quel la gent.  
 Tot en dirai, se jol comenz,  
 Qu'a ço sofist bien nostre engenz. (v. 23191-23214)

Vers 1170, dans un autre genre littéraire, la chronique historiographique, il renoue avec le projet de composer une Image du Monde : la *Chronique des ducs de Normandie* débute en effet par une description du monde de près de cinq cents vers, mais elle est cantonnée dans le prologue et s'intègre dans un récit historique, le récit des origines, et donc dans le déroulement d'une temporalité : Benoît relate la création du monde, son partage entre les trois fils de Noé, la naissance de Gog et Magog, puis la révolte de leurs épouses, les Amazones.

Thomas de Kent reprend et réalise plus pleinement le projet encyclopédique que Benoît de Sainte Maure formule avant lui, dans le *Roman de Troie*. Il élabore une forme de récit très ouverte, prête à accueillir d'autres types de discours et des fragments d'autres genres littéraires. Il emprunte ainsi de longs passages à des écrits encyclopédiques sur les *mirabilia* de l'Orient, et libère la description géographique et ethnographique du monde du cadre étroit que constituent les descriptions d'objet d'art ou le prologue. C'est à travers elle que se manifeste le mieux son travail de compilation et de réécriture de textes divers. Nous n'étudierons pas ici le contenu de cette description, la vision de l'Orient et de son altérité qu'elle propose, mais les formes que Thomas choisit de lui donner, ainsi que ses modes d'insér-

tion, sa mise en scène et ses fonctions dans le récit : comme Benoît, Thomas de Kent a dû se heurter au problème des limites à donner à cette matière documentaire inépuisable et au risque d'un enlèvement du récit dans le descriptif, mais il a décidé d'accentuer fortement la dimension encyclopédique de son œuvre.

Le *Roman de Toute Chevalerie* a en effet pour principale source l'*Epitome* de Julius Valerius, qui accorde très peu d'importance à la description du monde<sup>6</sup>. Pour le récit du voyage d'Alexandre en Orient, Thomas de Kent, comme les auteurs des versions continentales du *Roman d'Alexandre*, abandonne cet *Epitome*, pour suivre l'*Epistola Alexandri Macedonis ad Aristotelem magistrum suum de itinere suo et de situ Indiae*<sup>7</sup>, qui porte une plus grande attention aux *mirabilia*, et surtout au bestiaire merveilleux, mais qui cependant est avant tout un récit et n'offre aucune longue digression de type encyclopédique : les notations descriptives frappent toujours par leur brièveté et par leur complète intégration au récit<sup>8</sup>. Thomas de Kent a trouvé l'*Epitome* et l'*Epistola* trop peu descriptifs et trop peu encyclopédiques, et il a jugé nécessaire de leur ajouter de nombreuses descriptions, qu'il emprunte presque toutes, comme l'a montré Johanna Weynand dans sa thèse sur les sources du *Roman de Toute Chevalerie*<sup>9</sup>, à deux ouvrages pseudo-scientifiques, des catalogues des merveilles du monde, les *Collectanea Rerum memorabilium* de Solinus, écrites au troisième siècle après Jésus

6 — Seule la description des Brahmanes provient de ce récit, et Thomas la réduit et la transforme profondément. (*Res gestae Alexandri Macedonis*, *op. cit.*, liber III, 10-13).

7 — On peut lire cette *Epistola* dans l'édition que donne Bernard Kuebler du récit de Julius Valerius (*op. cit.*, p. 190-221) et dans la traduction de Gilles Bounoure et de Blandine Serret (Pseudo-Callisthènes, *Le Roman d'Alexandre*, traduit par G. Bounoure et B. Serret, Paris, Les Belles Lettres, 1992, appendice I, p. 123-148). Thomas de Kent apprend lui-même à son lecteur, aux lignes 194 et 195, qu'il prend désormais pour source cette lettre.

8 — Alexandre, dans l'exorde de la lettre, fait cependant mention d'un projet didactique : « j'ai jugé nécessaire de te faire une relation écrite des régions de l'Inde, de son climat et de ses espèces innombrables de serpents, d'hommes et d'animaux sauvages, afin que la connaissance de réalités nouvelles puisse contribuer aux progrès de l'étude et de l'esprit. » (traduction citée, p. 123).

Il est étonnant que Thomas de Kent supprime deux descriptions ethnographiques qu'offre cette lettre, celle des peuples paradisiaques de la région des deux arbres (paragraphe 64), et celle des Ichtyophages et des femmes de l'eau, séduisantes et mortifères (paragraphe 71-74). Il semble avoir eu des réticences à présenter le verger des arbres sacrés comme un espace proche du séjour des Dieux et son peuple comme une race presque divine. Il supprime aussi l'identification païenne d'Alexandre à un Dieu, que font les Indiens stupéfaits de l'entrée du héros dans un espace inaccessible aux mortels : « De fait, les Indiens qui avaient en charge le culte des Dieux à proximité de l'Océan disaient que j'étais moi aussi immortel, pour avoir pu m'introduire jusque-là. » (paragraphe 68). Quant au silence sur les dangereuses femmes aquatiques, il provient peut-être du refus d'attribuer à Alexandre une telle aventure érotique.

9 — Johanna Weynand, *Der Roman de Toute Chevalerie des Thomas von Kent in seinem Verhältnis zu seinen Quellen*, Bonn, 1911. On peut lire le texte de Solin dans l'édition Th. Mommen, Berlin, Weidmannos, 1895 et la *Cosmographie* d'Aethicus Ister dans celle d'Heinrich Wuttke (*Der Kosmographie des Isthikus im lateinischen Auszuge des Hieronymus*, Leipzig, 1853).

Christ, et la *Cosmographie* d'Aethicus Ister, qu'on date généralement du huitième siècle.

Les emprunts que leur fait Thomas de Kent sont parfois de brèves descriptions d'un animal, d'un peuple ou d'un espace qu'Alexandre rencontre ou traverse, et que l'*Epistola* évoque déjà, mais sans les décrire précisément. Les fragments compilés se greffent ainsi sur la trame du récit hérité de l'*Epistola* et l'amplifient : ce sont les descriptions des portes Caspiennes (l. 236), des hippopotames (l. 280), des arbres géants (l. 356-357), des anguilles (l. 358) et des Seres (l. 480-483)<sup>10</sup>.

Mais Thomas ne se contente pas d'orner ainsi son récit. Son travail créateur se révèle surtout dans l'introduction et la réécriture de fragments d'encyclopédie beaucoup plus longs et plus complexes, qui viennent modifier sensiblement la facture, l'organisation et la signification de son œuvre : il s'agit de la description des Albanais et de leurs chiens (l. 215-217, 285), de la description de l'Inde et de ses peuples (l. 242-263), de celle de l'île de Taprobane (l. 324-336), de la longue évocation de l'enfermement de Gog et Magog, qui constitue une version différente de celle que présente le *Roman d'Alexandre* (l. 370-411), et enfin de l'énumération des merveilles éthiopiennes (l. 412-446). Elles proviennent toutes de l'encyclopédie de Solin, à l'exception de l'épisode de Gog et Magog, dont Thomas a trouvé la trame dans la *Cosmographie* d'Aethicus Ister.

Ce n'est donc pas dans le contenu de ces descriptions que Thomas innove, mais dans son travail de citation et d'assemblage, de réécriture inventive de textes d'origines diverses, et dans les choix qu'il manifeste et qui diffèrent de ceux qui ont présidé à l'élaboration des versions continentales du *Roman d'Alexandre*. La définition que Philippe Hamon, dans son *Introduction à l'analyse du descriptif*, donne de la description comme « inscription dans le texte d'un fragment de savoir, c'est-à-dire réécriture de certains textes de savoir (dictionnaires, encyclopédies, etc.) », et comme « opérateur d'intertextualité »<sup>11</sup>, s'applique particulièrement bien ici. Thomas de Kent se présente lui-même, tout au long de son récit, comme un compilateur et il cite ses sources. Confronté, comme tout compilateur, au problème de l'assemblage d'éléments disparates, et « responsable du "suivi" du texte produit par combinaison de citations »<sup>12</sup>, il adopte alternativement deux

10 — Elles renvoient respectivement aux paragraphes 47 (1-2), 32 (30-31), 52 (46-48), 52 (41), 50 (2-4) de l'encyclopédie de Solin.

11 — Philippe Hamon, *Introduction à l'analyse du descriptif*, Paris, Hachette, 1981 (Langue linguistique communication), p. 28 et 51.

12 — Michel Charles, *L'arbre et la source*, Paris, Seuil, 1985 (coll. Poétique), p. 136.

solutions différentes, que nous allons analyser successivement : parfois il maintient, et même met en relief, la disparité des textes réunis, en citant, sans les transformer ni les intégrer au récit, les fragments d'encyclopédie, et en donnant ostensiblement à ses réécritures la forme de digressions. Ailleurs, il travaille au contraire à fondre les uns dans les autres les textes-sources, à créer une unité, un fondu enchaîné : pour y parvenir, il doit souvent les transformer. L'analyse des modes d'introduction de la description du monde dans le récit et de ses formes nous permettra de préciser les fonctions que Thomas lui attribue, ainsi que le ou les statuts qu'il donne à son œuvre.

A deux reprises il suspend brutalement et arbitrairement la narration, par les longues descriptions de l'Inde et de l'Ethiopie, qu'il prend en charge lui-même, sans chercher le moins du monde à les assimiler au récit : ce sont des parenthèses digressives, hors du temps du récit et de l'aventure du héros, des unités détachables et autonomes (l. 244-263, 415-444). Leur contenu et leur structure purement énumérative sont hérités du texte de Solinus. Une comparaison détaillée avec leur hypertexte montre qu'elles sont des traductions précises, sans transformations profondes, hormis des permutations dans l'ordre de présentation des peuples monstrueux, des changements de détail, quelques suppressions, quelques ajouts, quelques gloses, mais peu importants<sup>13</sup>.

Et paradoxalement pour nous, lecteurs modernes, c'est au moment où il exerce donc très peu sa liberté créatrice et se contente de réécrire sans la retravailler en profondeur la matière dont il hérite, et où il laisse un discours didactique scientifique envahir son récit, qu'il choisit d'affirmer avec force sa présence d'écrivain et d'expliquer son travail. En effet ses deux interventions les plus importantes, qui prennent la forme de véritables professions de foi littéraires, précèdent les descriptions de l'Inde et l'Ethiopie (l. 242-243, 414). Il montre avec ostension son savoir, et cite ses multiples autorités, Solin et Jérôme, le traducteur supposé de la *Cosmographie* d'Aethicus Ister, Denis ou Dyonis d'Inde, qui représente certainement Dionysos, un des premiers explorateurs mythiques de l'Inde, et Mégasthènes, auteur de l'*Indica*, mais aussi Isidore de Séville, Orose, l'historien Trogus Pompéius. En exhibant ainsi ses références à un intertexte, il se dénie toute originalité pour mieux se présenter comme un savant. Cette insis-

13 — Les plus grandes transformations qu'il opère se situent à la fin de sa description de l'Ethiopie, où il réunit des informations sur le Nil, les crocodiles et les dauphins, puis sur un mont ardent, qui se trouvent disséminées dans l'œuvre de Solin, et où il essaie de fondre progressivement la description dans le récit, en relatant la recherche que fait Alexandre des sources du Nil, puis son arrivée à la montagne en feu et devant une fosse étrange.

tance sur la fidélité de sa réécriture lui permet aussi de démontrer son savoir-faire rhétorique, sa maîtrise du langage, à la fois du latin et du *romanz*, sa maîtrise de la pratique de la traduction et de la compilation : il ne se permet que quelques embellissements, quand ils sont compatibles avec son refus de *controver*, de mentir.

Ces très insistantes interventions, par la rupture qu'elles provoquent dans le cours de la narration, mettent en relief les descriptions et leur absence d'intégration au récit et au temps de l'aventure. Thomas leur donne une fonction purement extra-textuelle, il ne les relie jamais directement aux aventures du héros : elles sont certes parallèles à ses voyages en Inde et en Ethiopie, qui servent à les déclencher, mais elles leur restent complètement étrangères : la première prend place avant le récit de son arrivée en Inde, la seconde après celui de sa conquête de l'Ethiopie, jamais elles n'évoquent la rencontre du héros avec telle merveille ni son regard sur telle curiosité. Elles constituent une présentation statique, purement documentaire et abstraite, hors de toute temporalité précise : elles font ainsi place à un présent intemporel et répètent presque à chaque début de laisse le syntagme impersonnel « il y a... ». Leur statut de digression est aussi renforcé par la forme paratactique la plus pure qu'elles prennent, c'est-à-dire la liste, sans aucune syntaxe de récit : liste des différentes curiosités, et à l'intérieur de la description de chacune, liste de ses multiples caractéristiques. Comme l'a montré Philippe Hamon, la liste apparaît toujours, dans le récit, comme un « élément étranger, inassimilable », une « sorte de kyste textuel »<sup>14</sup>, car elle introduit en lui l'aléatoire d'une amplification qui n'a aucune limite nécessaire ni aucune organisation logique, et dont la clôture dépend complètement de l'arbitraire du descripteur et de sa compétence lexicale, et non de la nature de l'objet à décrire. Ces descriptions de l'Inde et de l'Ethiopie provoquent ainsi une transformation de la facture de l'œuvre de Thomas, un changement d'écriture : aucun enchaînement logique et nécessaire n'existe plus entre les laisses, Thomas a d'ailleurs pu changer l'ordre de description des peuples, sans conséquences signifiantes particulières. L'effet de liste ne se combine ici avec aucun effet de schéma, aucun classement, puisque d'ailleurs l'objet de la description est avant tout la diversité humaine infinie, dans sa brutalité même. La description ne devient jamais un tableau organisé, mais elle provoque une impression d'émiettement, d'éparpillement. Un nouveau type de laisses apparaît, des laisses beaucoup plus courtes, souvent de six à quatre vers, parfois même de trois ou de deux, consacrées chacune à la description

14 — *Op. cit.*, p. 12.

d'une curiosité et précédées d'une rubrique et d'une enluminure<sup>15</sup>. Elles n'ont pas de structure interne très forte : l'interruption de leur déclinaison d'une liste de caractéristiques semble toujours plus ou moins contingente et arbitraire. Leur seule unité est rétrospective, puisque, quand le lecteur passe à la laisse suivante, il se rend compte que la précédente était consacrée à une seule merveille. Cette décomposition de la description en petites laisses crée un effet de discontinuité très sensible. Certes, l'absence de changement de rime entre de nombreuses laisses<sup>16</sup> peut laisser penser que ce découpage n'est peut-être que de seconde main, qu'il serait dû à l'introduction de rubriques par les copistes. Mais dans le manuscrit édité, ainsi que dans le manuscrit fr. 24364 de la Bibliothèque Nationale, il reflète bien une volonté de morceler la description, pour ralentir son rythme et mettre en relief *l'étrange et le monstrueux*.

Il est aussi lié à un nouveau type de mise en page et à un nouveau rapport du texte avec son illustration, qui apparaissent dans les folios qui comportent ces deux descriptions : ce sont en effet les folios les plus illustrés, le texte y est même supplanté par l'image, qui le précède et occupe la plus grande place, il est presque réduit au rôle de légende qui redouble l'image. Ces feuillets sont de vraies leçons de choses qui donnent à lire, mais aussi à voir les *mirabilia* orientales, d'une manière beaucoup plus systématique que les autres folios.

Thomas confère donc ici un nouveau statut à son œuvre, il tend à la transformer en un écrit scientifique, en une encyclopédie. Il crée une nouvelle situation de communication entre le lecteur et lui, purement pédagogique : il adopte à son égard une position d'autorité, il l'interpelle à plusieurs reprises et l'invite même à aller vérifier l'exactitude des connaissances qu'il lui transmet (v. 4610-4613, 6657-6664). Il incarne parfaitement le personnage de descripteur, tel que l'a analysé Philippe Hamon : « il est du côté de la classification écrite plutôt que du côté de la parole, il classe, organise et régit son propre texte plus qu'il ne le laisse filer et dériver, il est plutôt du côté du métalangage, du côté de l'exhaustivité et de la lisibilité plutôt que du côté du suspense et de l'intérêt romanesque »<sup>17</sup>.

Ces longues listes descriptives, que Thomas présente ostensiblement comme des réécritures et comme des textes de savoir, montrent combien il conçoit son œuvre comme une forme ouverte, prête à accueillir d'autres types de textes et de discours, à les confronter et à les faire

15 — Les laisses 248-263, 416-427, 431-439 en sont de bons exemples.

16 — Cette absence de changement de rime apparaît aux laisses 244-246, 249-257, 259-262, 415-416, 417-418, 422-423, 426-427, 429-431, 433-434, 442-443.

17 — *Op. cit.*, p. 41.

dialoguer en son sein, prête à renouveler sa facture, sa fonction et son statut. Mais ces digressions constituent un réel danger pour l'unité de la narration, elles risquent de conduire à la perte de son fil conducteur et de compromettre sa lisibilité. Thomas de Kent a certainement dû prendre conscience de ce risque d'éclatement du récit, puisqu'il n'introduit aussi abruptement que deux fois d'aussi longues citations traduites d'encyclopédie<sup>18</sup>.

Ailleurs il intègre et subordonne la description du monde à la narration des aventures d'Alexandre, par différents procédés, dont parfois il hérite, et qu'ailleurs il invente et choisit, et nous en venons au second type de mise en scène de ces fragments encyclopédiques dans le récit, qu'élabore Thomas.

Toutes les descriptions, pour la plupart brèves, qui proviennent de l'*Epistola*, étaient déjà dramatisées et fondues dans le récit de la rencontre et/ou de la confrontation d'Alexandre avec des animaux ou des peuples<sup>19</sup>. Thomas de Kent applique ce même processus de narrativisation à certains emprunts de brefs articles encyclopédiques qu'il fait à l'ouvrage de Solin : il les introduit par le syntagme « Alexandre *trove* (telle merveille) », et fait le récit de cette découverte<sup>20</sup>. Ces descriptions sont cependant très rarement prises directement en charge par le regard d'Alexandre et des Grecs : Thomas se contente de noter parfois leurs réactions de peur ou de joie. Le récit de la rencontre avec les Brahmanes est un des seuls épisodes où il fait allusion au regard curieux et aux interrogations du héros devant l'altérité d'un peuple oriental : il remplace le long dialogue entre Alexandre et les Brahmanes, que présentent les sources latines, par la mention d'un débat sur la religion qui confronte Alexandre et Porrus (v. 5922-5934).

Thomas de Kent prend en charge directement les autres brèves descriptions qu'il emprunte à Solin, celles des hippopotames, des Portes Caspiennes et des Seres, pour amplifier le récit de l'*Epistola*. Mais leur brièveté limite leur effet digressif et permet de les subordonner au récit.

Dans tous ces exemples, Thomas hérite donc du mode d'intégration des descriptions dans le récit. C'est lors de sa réécriture de fragments beaucoup plus longs des ouvrages de Solin et d'Aethicus Ister

18 — A la fin de son œuvre, il introduit certes une autre digression descriptive sur la ville de Babylone, qui fait appel à d'autres sources, essentiellement à l'*Historia Scholastica* de Petrus Comestor. Mais elle n'occupe que deux laisses et possède une structure formelle très différente, puisqu'elle s'organise autour du récit de la fondation de la ville (l. 529-530).

19 — Les laisses 278-281, 284-298, 350-355 en offrent des exemples.

20 — Voir par exemple les laisses 356-358, 485-487.

qu'il invente une nouvelle mise en scène des descriptions encyclopédiques et que se manifeste sa volonté de mise en récit et son travail de récréation des textes-sources : il s'agit des épisodes des chiens albanais (l. 215-217, 285), mais surtout du voyage à l'île de Taprobane (l. 324-349) et de l'enfermement des peuples impurs Gog et Magog (l. 370-410), tous trois sont des récits qui comprennent de nombreuses descriptions. Les textes latins réécrits contenaient déjà tous une allusion à Alexandre et à ses aventures, que Thomas exploite et développe.

Le récit de l'aventure des chiens albanais est l'exemple de réécriture le plus simple : pendant la trêve qu'Alexandre a établie avec Porrus, un roi albanais lui offre deux chiens, qui fascinent par leur beauté, mais qui refusent de chasser le gibier ordinaire. Alexandre, croyant que le roi s'est moqué de lui, ordonne de les tuer. Ses hommes en laissent cependant vivre un, qui, plus tard, lors de l'attaque des Grecs par le bestiaire monstrueux, se révèle d'un grand secours. Thomas trouve dans l'ouvrage de Solin (15, 5-8) toute la trame de ce récit et ses détails descriptifs, hormis ses liens avec les autres aventures du héros. Il se contente de l'amplifier légèrement et surtout de le dissocier en deux temps, pour l'intégrer plus subtilement au déroulement temporel du récit de la vie d'Alexandre : les animaux sont décrits en action, ils ont un rôle dans la narration.

En revanche, si Solin donne une longue description documentaire, hors de toute temporalité précise, de l'île de Taprobane — Ceylan — (53), il ne fait qu'une brève allusion à Alexandre : ce dernier aurait simplement envoyé un de ces hommes dans cette île jusqu'alors mal connue, pour l'explorer (53, 1-2). Il relate aussi comment, à l'époque de Claude, un affranchi, Annius Plocamus, au cours d'une tempête, fut contraint d'y aborder, et rapporta de plus amples informations (53, 8-10). Thomas de Kent retravaille en profondeur le texte dont il hérite, en créant une nouvelle structure de récit, dans laquelle s'intègre la description.

Il invente d'abord de toutes pièces un personnage d'informateur savant, qui surgit brusquement et qui, pour des raisons mystérieuses, vient transmettre à Alexandre ses connaissances sur l'île : son discours prend ainsi en charge une partie de la description, qui se trouve réorganisée par la volonté qu'il a d'inciter le héros à réaliser ce voyage, en flattant sa curiosité, sa convoitise et surtout son orgueil : l'allusion à un certain Liberius de Rome, témoin oculaire des informations données, qui vient d'une méprise du substantif *libertus* qui désignait, dans le texte latin, un affranchi de l'époque de Claude, et qui constitue donc un bel anachronisme, vise à persuader le héros de l'authenticité de la description et à l'encourager à tenter ce voyage. Le vieillard,

qui semble bien connaître les aspirations d'Alexandre, l'invite aussi à rivaliser avec les Dieux, en lui racontant le désir de Liber et d'Hercule d'explorer cette île et leur échec. Solin ne mentionne pourtant jamais cette tentative des Dieux : inventée par Thomas, elle participe à son élaboration de la description encyclopédique en un tableau dont la cohérence et l'unité proviennent d'une forte volonté de persuasion. La description a alors une fonction intra-textuelle, elle vise à produire un impact sur le héros, à relancer le récit en déclenchant une nouvelle aventure. Le personnage d'informateur ne remplace donc pas seulement le narrateur dans son rôle pédagogique de savant, il possède une fonction narrative très nette, et sa description s'intègre complètement à une situation d'énonciation particulière et au récit des aventures : elle précède la mention de la réaction d'Alexandre (v. 5478-5481) et le récit de son voyage, qui déclenche lui-même une nouvelle description de l'île (v. 5490-5500) : la narration et la description se fondent l'une dans l'autre.

Thomas choisit ensuite de faire à nouveau appel au même type de personnage savant pour compléter la description de l'île et provoquer le récit d'un nouveau voyage, au paradis terrestre : les guides d'Alexandre (v. 5505-5540), qui n'apparaissent pas dans la description de Solin — pas plus que l'évocation du paradis terrestre —, veulent le dissuader de progresser encore vers l'Orient. Mais en lui montrant les dangers qui l'attendent et les trésors qu'il pourrait conquérir, ils excitent au contraire sa curiosité et son désir. Le récit de ce voyage au paradis (l. 337-341), que contient le seul manuscrit D, ne laisse ensuite aucune place à la description du monde et au discours encyclopédique, il veut plutôt donner un enseignement d'ordre moral, et ressortit davantage au genre de l'*exemplum*.

Thomas réécrit ainsi profondément la description encyclopédique qu'il emprunte à Solin, en la mettant en dialogue, puis en récit. Le retour d'un même type de personnage, le guide et/ou le savant qui transmet un savoir et incite par là même son interlocuteur à agir, témoigne d'une mise en scène spécifique de la description dans le récit, qui, comme l'a montré Philippe Hamon, devient un « signal à la fois introductif et justificatif de la description »<sup>21</sup>. Ces personnages ne relèvent qu'en partie de ce que le même critique appelle une « thématique vide, ou postiche, qui tend à occuper prioritairement le cadre de la description elle-même (frontières internes et externes), sorte de thématique phatique destinée à assurer le vraisemblable global de l'énoncé et à embrayer-désebrayer les parties différentes, et les dif-

21 — *Op.cit.*, p. 197.

férents pactes de lecture qui se succèdent dans le flux textuel»<sup>22</sup> : en effet, leur apparition répétée, toujours brutale et étrange, possède aussi un sens dans le récit de l'initiation du héros ; en apparence soumise au hasard, elle semble obéir à une programmation divine occulte.

Thomas a délibérément accentué le rôle et multiplié le nombre de ces messagers-informateurs, porte-parole de descriptions encyclopédiques, et figures de tentateurs : il amplifie systématiquement les quelques allusions que fait déjà l'*Epistola* aux informations et aux mises en garde qu'adressent des Indiens à Alexandre<sup>23</sup>, et surtout il invente deux figures d'informateur auxquelles il confère une particulière importance : il s'agit du vieillard que nous venons d'évoquer, et plus loin du messager à un pied qui décrit les peuples impurs Gog et Magog et leurs alliés, et incite le héros à les combattre (l. 370-380). Comme l'a montré Johanna Weynand, Thomas s'inspire ici précisément du livre III de la *Cosmographie* d'Aethicus Ister, qui s'intitule *De Gentibus, quae vetus testamentum non habent* : ce livre se compose d'une liste descriptive des peuples et des îles du Nord, il énumère les *Griphae Gentes* (ch. 31), les Turcs (ch. 32), les îles de l'Océan et les Nani (ch. 34), les îles Gadarontae (ch. 35), les îles Meoparonitae, son peuple et ses bateaux (ch. 36), l'île Rifaire (ch. 37), les îles Bizas et Crisolida (ch. 38). Il entrecoupe ce catalogue documentaire intemporel par plusieurs courts récits des aventures d'Alexandre avec ces peuples : le chapitre 33 retrace ses vains efforts pour vaincre les Turcs, le chapitre 36 sa venue dans l'île des Méopari, son voyage sous les mers, dans leurs bateaux, qu'Aethicus Ister présente cependant comme une *fabula*, et enfin son utilisation du bitume particulier à cette île, pour enfermer Gog et Magog. Les chapitres 38 à 41 constituent un plus long récit de la lutte d'Alexandre contre Gog et Magog<sup>24</sup>.

22 — *Ibid.*, p. 185.

23 — L'*Epistola* ne mentionne que rapidement la mise en garde que font des habitants du pays à Alexandre, après sa traversée des Portes Caspiennes (paragraphe 11), puis les informations d'autres Indiens, après le passage des bornes de Liber et d'Hercule (paragraphe 36), et enfin les indications de deux vieillards sur les arbres du soleil et de la lune (paragraphe 46). Thomas amplifie nettement la première mise en garde : il transforme la vague allusion aux habitants de la région en la présentation précise de trois *vilains* âgés, qui surgissent inopinément devant Alexandre, et dont les paroles, que Thomas relate au style direct, amènent le héros à réunir son conseil, et suscitent un vrai dialogue (l. 231-234). Thomas réécrit ensuite fidèlement les premières informations que reçoit Alexandre après le passage des bornes d'Hercule (l. 323), mais ensuite il remplace les paroles des habitants, selon lesquelles, dans l'*Epistola*, Alexandre veut rivaliser avec les Dieux en dépassant les bornes, par le long discours d'un vieillard énigmatique sur l'île de Taprobane (l. 324-331) et par la mise en garde des guides (l. 332-336), que nous venons d'évoquer. Enfin il traduit, sans grandes transformations, les indications des vieillards sur les arbres sacrés (l. 458).

24 — Ils comprennent son discours aux Grecs, le récit de son sacrifice au mont Chéliion, du tremblement de terre qui fait se rapprocher les montagnes, puis de la constitution de deux colonnes et de l'enfermement des peuples.

Cette liste encyclopédique de peuples, qui s'entrelace avec un récit morcelé, éclaté, de quelques aventures du héros, mais qui reste avant tout une description et privilégie la parataxe, Thomas de Kent choisit de la réorganiser en un récit linéaire construit : il focalise son attention sur l'enfermement de Gog et Magog, réoriente dans cette optique tous les éléments descriptifs disparates que comprend le fragment d'Aethicus, et subordonne entièrement la description à la narration. Comme nous venons de le voir, il commence par introduire un nouveau personnage de messenger, qu'il dote d'une apparence monstrueuse et d'un statut ontologique mystérieux, et qui prend en charge la description des peuples du Nord. Cette dernière a la même fonction intratextuelle de relance narrative que possédait la présentation de l'île Taprobane. Structurée en fonction de l'impact qu'il veut produire sur Alexandre, sa description est dramatisée par le défi et les demandes pressantes et répétées qu'il lui adresse et par les malédictions qu'en réponse les Grecs effrayés lancent à ce monstre<sup>25</sup>. Thomas amplifie ensuite le récit de la lutte contre Gog et Magog avec des discours et avec des motifs guerriers propres au genre médiéval de la chanson de geste. L'importance qu'il accorde au motif de la mobilisation — inexistant dans la *Cosmographie* — lui permet de greffer d'autres fragments descriptifs, sur les reines de Scythie et les Amazones, et de prolonger ainsi sa description du monde en l'intégrant à la narration<sup>26</sup>. Il relate ensuite le voyage d'Alexandre sur l'île des Meopari et sa descente sous les mers, auxquels Aethicus fait allusion, ce qui lui permet de réécrire la description que la *Cosmographie* fait des bateaux de ce peuple.

Thomas trouvait certes déjà dans l'œuvre d'Aethicus quelques amorces de cette mise en récit des données encyclopédiques, mais il l'a systématisée.

Si Thomas conçoit son récit comme une forme ouverte, prête à accueillir des digressions encyclopédiques, il a dû sentir la nécessité de conjurer le danger de son éclatement, que provoquerait l'introduction arbitraire de trop de catalogues descriptifs : il a donc limité leur nombre à deux, et les descriptions de l'Inde et de l'Éthiopie sont les plus pures manifestations de son projet didactique et de sa volonté de transformer certains fragments de son œuvre en textes de savoir, qui engendrent un nouveau type d'écriture et une nouvelle mise en page. Ailleurs Thomas s'applique à mettre la description en dialogue

25 — Voir les vers 5971-5978, 5984-5986, 5998-6000, 6080-6082, 6101-6104, 6007-6011, 6067-6071.

26 — Ces développements proviennent des chapitres 67 et 68 de la *Cosmographie*.

et en récit ; il reprend toujours la même mise en scène, en inventant des personnages de savant, à la fois porte-parole du discours didactique abstrait du narrateur et acteurs à part entière dans les aventures du héros ; médiateurs entre les puissances surnaturelles et Alexandre, ils guident son initiation. Leurs descriptions ont avant tout une fonction intra-textuelle, même si elles s'inscrivent aussi dans le projet pédagogique du narrateur.

L'instauration par Thomas d'un jeu entre des textes de nature différente et sa création d'une œuvre hybride, mi-récit, mi-encyclopédie, sont au service de sa tentative d'englober la totalité de la diversité du monde et de l'expérience humaine.

Catherine GAULLIER-BOUGASSAS